



Petit Courrier des Dames
 Boulevard des Italiens N.º 2. près le passage de l'Opéra.
 Habit d'Amazone en Drap (le Japon des Amazones doit dépasser les pieds de plus
 d'une demi aune de longueur)

Nº 1

CO

S

des

www

C
 dont
 P
 P

50
 1

AU
 N
 Che
 S
 MA

Cho

Cho

Cho
 Pou
 S
 L
 www

tio
 si
 nis

PETIT COURRIER DES DAMES

OU

*Nouveau Journal des Modes,
des Théâtres, de la Littérature et des Arts.*

Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois, dont une d'homme et une de chapeaux.

Papier des manufactures d'Arches et d'Archette (*Vosges*).

Prix de l'abonnement :	pour trois mois.....	9 fr.
	pour six mois.....	18
	pour l'année.....	36

50 c. de plus par trimestre, pour les départemens.
1 fr. *idem* pour l'étranger.

ON S'ABONNE A PARIS,

AU BUREAU DU PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens,
N^o 2 L, près le Passage de l'Opéra.

Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, Imp.-Lib. du Journal, rue
St.-Louis, N^o 46, au Marais, et rue Richelieu, N^o 67 ;

MARTINET, libraire, rue du Coq-St.-Honoré.

A LONDRES,

Chez MM. S. and J. FULLER, *Temple of Fancy*, 34, Rathbone-place.

A AMSTERDAM,

Chez GABRIEL DUFOUR et Cie, libraires, sur le Rokin.

A LEIPSICK,

Chez MM. ZSCHECH et KRINITZ.

Pour les provinces du Rhin et l'Allemagne, chez M. ALEXANDRE au
Salon Littéraire, à Strasbourg.

Les lettres et envois d'argent doivent être adressés francs de port.

MODES.

MARGUERITE D'ANJOU.—LA VIEILLE.

LA plus belle assemblée assistait à la première représentation du nouvel ouvrage de Meyer-Ber, dont la réputation est si bien établie en Italie. Les plus jolies femmes de Paris garnissaient les loges et les galeries, et à leurs toilettes élégantes,



à l'air de gaité répandu sur tous leurs traits, on pouvait penser qu'elles étaient venues plutôt assister à un triomphe, qu'à une défaite. Leur premier espoir n'a pas été trompé, et le nom de l'auteur, déjà applaudi, du *Crociato*, a dû être répété le soir même avec éloge dans les salons les plus élégans de la capitale.

Observateurs attentifs, notre attention a été souvent exercée pendant les entr'actes du nouvel opéra. Notre lorgnette avait à s'arrêter sur presque toutes les loges, car partout nous trouvions l'occasion de prendre quelques notes. Les toilettes d'été étaient en majorité; la plupart des dames, enveloppées dans leurs pelisses en descendant de voiture, laissaient voir, une fois entrées dans la salle, tout ce que l'imagination de leurs couturières était parvenue à créer, surtout en robes blanches ou écossaises, mais de couleurs tendres. Pour coiffures on voyait beaucoup de guirlandes de fleurs, de turbans, peu de bérêts. Au nombre des personnes qui attiraient tous les regards, nous devons citer M^{me} F... : sa mise était du meilleur goût. Une robe écossaise de mousseline, rayée de bleu tendre et décolletée; les manches de mousseline blanche; les bracelets de chaînes en or; pour coiffure un turban de gaze de plusieurs couleurs, lamé d'or : c'était la plus belle tête d'odalisque que l'on pût voir.

Des observations que nous faisons pendant les entr'actes, nous pouvons, sans faire de transitions, arriver au nouvel Opéra. Cette *Marguerite d'Anjou*, imitée aujourd'hui de l'italien, avait été d'abord imitée par le poète de M. Mayer-Ber, d'un mélodrame de M. Pixérécourt; le nouvel arrangeur, M. Sauvage, s'est occupé à mettre en vers, ou en lignes qui ressemblent à-peu-près à des vers, la prose de son devancier, et il s'est acquitté de cette tâche avec assez d'adresse. Il a senti qu'il valait mieux faire chanter que parler les acteurs de l'Odéon, aussi n'a-t-il presque rien conservé du dialogue qu'admirent les dimanches les spectateurs de la Gaité. Le succès le plus complet a couronné les efforts de M. Frédéric, le nouveau directeur, qui n'a négligé aucuns soins pour que l'ouvrage fût monté avec autant d'éclat que de pompe. Les costumes sont d'une grande magnificence, et surtout d'une grande exactitude. Nous conseillons seulement à M^{lle} Lemoule de porter une jupe un peu plus longue, au troisième acte, lorsqu'elle se cache sous les vêtemens d'une écossaise. Le voile qu'elle jette sur sa



tête lui donne aussi plutôt l'air d'une sorcière que d'une montagnarde. Un nouveau costume nous paraît indispensable : M^{lle} Lemoule gagnera beaucoup à ce changement.

Un des brillans succès de cette semaine, c'est encore celui de la *Vieille* au théâtre de l'Opéra-Comique. Rarement M. Scribe a écrit de plus jolies choses que celles qu'il a chargé M^{me} Pradher de faire valoir ; cette charmante actrice a enlevé le succès de cet ouvrage, qui fera courir tout Paris. Grâce, finesse, décence, sentiment, elle réunit tout dans ce rôle, qui met le comble à sa réputation.

Comme dans tous les ouvrages de M. Scribe, l'intrigue de la *Vieille* est fautive, nulle ; mais que de jolis détails, que de mots heureux, que de traits de sentiment ! On peut pardonner à un auteur le ridicule d'une fable, quand il sait l'orner avec autant d'esprit et de goût. M. Fétis, l'auteur de la musique, n'a pas eu autant de bonheur que M. Scribe : il est vrai qu'on ne lui a fait qu'une fort mauvaise part ; sa musique n'est qu'un accessoire, mais il aurait pu y mettre de la légèreté, lui faire exprimer quelque chose ; malheureusement on ne saurait citer qu'un duo chanté par Huet et Lemonnier, encore n'a-t-il rien de bien remarquable.

Dans son changement de costume, à la fin de la pièce, M^{me} Pradher était charmante. Sa toilette était aussi simple qu'élégante. Dans la salle les parures n'étaient pas aussi brillante ; cependant, comme à l'Odéon, nous avons remarqué beaucoup de robes d'été, de coiffures en cheveux : dans *Adolphe et Clara* M^{me} Boulanger portait un béret orné de plumes de couleurs, semblable à celui dont nous avons donné le dessin dans la planche 366 de notre journal ; malgré l'anachronisme, cette coiffure a reçu l'approbation de plusieurs dames qui nous entouraient.

Avant de terminer cet article, nous rappellerons l'essai tenté par Colson le jour de sa première représentation de *Marguerite d'Anjou*. Dans le *Roman d'une heure* il avait un pantalon blanc, plissé et bouffant sur les hanches. On a trouvé que cette mode était sans grâce, et ne convenait pas à un pantalon d'étoffe. Avis au tailleur qui a voulu risquer une idée nouvelle, mais peu heureuse dans cette circonstance. Le génie de Longchamps ne lui est pas apparu.

Rien de plus bizarre que la différence des toilettes dans les promenades et dans les réunions. Quelques femmes, anticipant sur les droits du printemps, ont déjà revêtu les frais taffetas et les légers barrèges ; d'autres, toutes pénétrées encore des rigueurs de l'hiver, ont conservé l'élégant velours et les riches fourrures ; en attendant nous pouvons prévoir que l'écossaise se maintiendra en robe, en écharpe, en capote même, car nous en avons déjà vu plusieurs formées de cette étoffe, qui faisait un très-joli effet.

Auprès des capotes écossaises, paraissent toujours les chapeaux à forme ronde, qui semblent vouloir éterniser leur règne. On en voit beaucoup en satin ou gros de Naples moiré blanc, ornés de gros nœuds et bordés d'une blonde qui a quelquefois un quart de hauteur. Des branches de lilas se posent sur les chapeaux jaunes serins, que l'on voit en assez grand nombre. Généralement la couleur jaune est à la mode.

Pour négligé, les chapeaux en gros de Naples ou satin noir ont remplacé les chapeaux en velours noir. A la blonde près, qui les borde presque toujours, rien n'est plus simple que leur forme, ornée seulement de deux ou trois nœuds.

On porte des petits bonnets en blonde dont la passe de devant est tellement haute, que pour la soutenir on doit la border d'un léger laiton, qui, tenant la garniture très-évasée, lui donne presque la forme d'un petit chapeau. Sous cette large garniture se placent les nœuds et les fleurs.

Beaucoup de redingotes en gros de Naples ont des plis sur le devant du jupon et se ferment par des nœuds. Les manches en gigot n'ont encore subies aucune variation. Seulement on en voit quelques-unes dont le bas du poignet est garni d'une petite blonde ou d'une ruche en tulle.

On a vu des robes écossaises dont le bas du jupon était garni de quatre ou cinq biais, ou rouleaux en satin ou gros de Naples. Chacun de ces biais était d'une couleur analogue à l'une de celles qui se trouvait dans l'étoffe de la robe et formait un bariolage parfaitement en harmonie avec le costume.

Nous avons déjà dit que les canezous en mousseline seraient encore de mode cet été. Ceux à manches courtes s'adaptent en ce moment sur les manches longues de couleur. Il est à présumer que les chaleurs produiront la mode inverse, et que les manches du canezout en mousseline seront longues, tandis que celles de la robe en couleur seront courtes.

Aux pantoufles de velours, bordées en chinchilla, que portaient nos élégantes, ont succédé les pantoufles en mérinos ornées d'une petite broderie en soie.

Parmi les différentes sortes de sacs à ouvrages que portent nos jeunes personnes, on en remarque qui ont la forme et la couleur d'un papillon; d'autres aussi représentent une abeille, et l'on peut ainsi choisir pour son travail l'emblème de la légèreté ou celui de l'industrie.

LITTÉRATURE.

GAMBADORO, ou le Jeune Aventurier, Roman de M. Henri Duval. (1)

Gambadoro, enlevé dès l'âge le plus tendre à sa famille, par une troupe de bateleurs, se distingue d'eux par sa grâce et sa noblesse et acquiert une force étonnante dans les exercices qu'ils lui enseignent; perdu involontairement par ses compagnons dans la forêt de Marly, il est recueilli par une famille respectable des environs qui l'adopte et l'élève. Le nom d'Edouard remplace celui trop étrange de Gambadoro, et sa reconnaissance et ses succès répondent aux soins de ses nouveaux parents. Lancé dans le monde, sa bonne étoile lui fait rencontrer une adorable comtesse qu'il adore, dont il est adoré et dont il devient l'amant et le protégé. Sans cesse sa

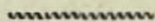
(1) 4 volumes in-12, ornés de gravures. Prix: 12 fr. A Paris, chez Lugan, libraire, passage du Caire, N° 121; et chez Dondey-Dupré Père et Fils, imp.-lib., rue St.-Louis, N° 46, au Marais, et rue Richelieu, N° 67, vis-à-vis la Bibliothèque du Roi.

délicatesse et le souvenir de son origine l'éloignent d'elle, et sans cesse un nouveau bienfait le ramène à ses pieds. Une suite de circonstances, quelquefois invraisemblables, mais toujours attachantes, lui font retrouver ses parens dans le Nouveau-Monde, et l'intrigant qui lui valut le triste nom d'aventurier.

Malheureusement le dénouement est un peu brusqué, et l'auteur l'a laissé deviner dès le commencement. Ce défaut est racheté par un grand intérêt de détails et des situations tout-à-fait neuves. La rencontre d'Edouard avec la comtesse sort tout-à-fait de la catégorie ordinaire des intrigues de roman; plus loin la description des paysans de la Basse-Bretagne, et de leurs usages, et enfin une esquisse des guerres d'Amérique, prouvent que l'auteur réussit également dans tel genre qu'il essaye de peindre.

La critique des mœurs du 18^e siècle domine dans cet ouvrage; elle est juste et bien sentie. En retraçant avec art les nombreux abus qui régnaient alors dans la société des grands, M. Duval en compte presque les victimes; les ridicules ne lui échappent pas non plus, mais la peinture n'a pas ce fiel qui s'attache ordinairement aux critiques. Il a saisi la couleur locale du siècle, et laisse entrevoir que si ces ridicules sont encore les mêmes aujourd'hui, du moins le vernis qui les dissimule est plus doux à l'œil qu'autrefois. Les caractères de ce roman sont tracés de main de maître, chaque jour on les rencontre dans le monde, à chacun se rattache un souvenir.

Bref, si au titre un peu romanesque de *Gambadoro*, on avait substitué un de ces noms qui, d'avance, préviennent en faveur du héros, le roman de M. Duval eut été accueilli avec plus d'empressement encore, et, c'est après l'avoir lu, que nous supposons que, cette prévention détruite, tout le monde voudra le lire.



MÉLANGES.

Un événement terrible vient de porter la désolation dans un des quartiers de Paris. Pendant la nuit du 14 mars, le feu a pris au théâtre du Cirque-Olympique, appartenant aux frères Franconi, et en peu d'heures cet établissement a été entièrement brûlé.

L'incendie paraît avoir commencé sous le foyer, dans le vestibule. M. et M^{me} Franconi jeune, qui demeuraient auprès avec leur famille, furent réveillés par les cris des passans. Le feu avait déjà consumé presque tous les escaliers, et pour sauver leurs vies, ils n'eurent que le temps d'attacher leurs draps aux barreaux des fenêtres, et de fuir la mort sans avoir même le temps de prendre des vêtemens. Toute leur fortune, un immense mobilier, de l'argenterie, 25,000 fr. en billets de banque, toute les décorations, les magasins d'habillement sont anéantis. Il ne reste que quatre piliers de pierre, comme pour faire reconnaître la place, où par la plus industrieuse activité, la probité la plus sévère, cette famille, estimée de tout le monde, acquérait une honorable fortune et faisait vivre plus de cinq cents personnes, qui aujourd'hui se trouvent sans aucunes ressources.

On espère que cet événement funeste, engagera le gouvernement à accorder aux frères Franconi, la prolongation d'un privilège que depuis une année on paraissait leur refuser. On aime à croire aussi que les théâtres de Paris s'empresseront de donner des représentations au bénéfice des incendiés du Cirque. Peut-on ne pas venir au secours de ceux, qui chaque soir, invoquaient la pitié des Français en faveur des incendiés de Salins!

Il s'est tenu hier chez Lointier, rue Grange-Batelière, une assemblée des principales marchandes de modes de Paris. Dans un des brillans salons de cet hôtel fameux on a servi à ces dames un galant ambigu où brillait la truffe corruptrice, et le champagne mousseux. Trois toasts ont été portés à la déesse de la mode et à l'heureuse saison qui ramène la gaze, les rubans et les fleurs. On s'est d'abord occupé de savoir si on taillerait les chapeaux de paille d'Italie, ou si on les laisserait entiers comme l'année dernière? — Si on ajusterait dessus la gaze écossaise, ou la simple fleur iroquoise, et enfin si l'on porterait les couleurs dramatiques, où les couleurs calme parfait?

Les Duverney, les Scribe, les Richer ont ensuite été admis à dérouler leurs échantillons de rubans nouveaux. Ils ont été trouvés assez pâles et peu propres à ouvrir l'imagination des grandes prêtresses de la mode. On attendra donc pour se dé-

cider la nouvelle expédition que les courriers de Lyon et de Saint-Etienne doivent apporter incessamment.

Nattier et Baton ont offert, à leur tour, à l'admiration de ces dames une fleur nouvelle, d'un goût exquis et d'une légèreté admirable. Elle se nuance selon le tems, les lieux et la couleur du chapeau. Elle a été adoptée à l'unanimité.

Ray et Mégret ont présenté des aigrettes et des plumes mobiles s'inclinant également de tous les côtés et elles ont eu un plein succès.

Une députation des premières couturières de Paris a alors été introduite. Elle a demandé à ces dames quelles étoffes elles daigneraient employer, afin de se mettre avec elles en parfaite harmonie. Elles ont aussi montré des modèles de robes à la sainte Cécile, à la vierge et à l'enfant, analogues aux circonstances. Rien n'étant plus à l'ordre du jour, on s'est séparé et l'on a permis que les détails de cette séance fussent envoyés au *Petit Courrier des Dames*.

ANNONCES.

L'*Europorama* vient de changer encore sa curieuse exposition. On y voit aujourd'hui la nouvelle Bourse de Paris, la Mer du Nord à l'embouchure de l'Elbe, le Lac Aester à Hambourg, la Wilhelmschoche à Hesse-Cassel, Salzburg et les Montagnes du Tyrol; le Sacre de S. M. Charles X à Rheims. — Les bureaux de l'*Europorama*, passage de l'Opéra, sont ouverts depuis 10 heures du matin, jusqu'à 10 heures du soir. Prix d'entrée : 1 fr.

N'ayant pas donné, dans un de nos derniers numéros, l'adresse exacte du dépôt des *Tours cylindriques en cheveux avec frisure perpétuelle*, nous nous empressons de rectifier cette erreur. C'est chez M. Dalbergue, gantier, au Palais-Royal, galerie de pierre, N° 149, du côté de la rue des Bons-Enfans, qu'il est établi.

A ce Numéro est jointe la *Planche 373*.

Imprimerie de DONDÉY-DUPRÉ, rue St.-Louis, N° 46. au Marais.